

Alain : préface pour *David  
Copperfield* de Charles Dickens,  
Le Livre de poche, 1969.

© Editions Gallimard 1954, pour le texte,  
et 1945 pour la préface.

## PRÉFACE

*David Copperfield* est un centre dans Dickens et peut-être un chef-d'œuvre. C'est une sorte de confession très émouvante. Je viens de toucher au recommencement chez Betsey Trotwood. Je sais très bien pourquoi certaines allusions m'ont ému, en me rappelant la funeste aventure d'Emily et de Steerforth. Et à présent je me demande si les romans ne sont pas faits pour être relus. Pour ma part, j'ai relu des dizaines de fois mes romans favoris, et bien loin d'être gêné par ce que j'en prévois, au contraire, je tire de ces lectures répétées un plaisir très particulier. Je sais où je vais. Le roman s'ouvre devant moi et souvent je trouve encore bien court le récit qui m'est si connu.

Il me paraît clair qu'une tragédie est faite pour être entendue plusieurs fois et qu'un roman est écrit pour être relu. Mon plaisir à relire *Copperfield* dépend principalement de quelques touches qui annoncent un drame d'une incomparable grandeur. Par exemple, quand la petite Emily court sur une poutre, David se demande s'il n'aurait pas mieux valu qu'elle tombât à l'eau et se noyât. Et aussitôt je vois la scène de l'Océan en colère et du sauvetage de Steerforth par Ham son rival; je sens approcher de loin la séduction d'Emily, surtout quand David me représente ce garçon élégant et séduisant comme il est. Le drame est en marche. Ce pressentiment m'accompagne dans la maison qui est un bateau et toutes les fois qu'apparaît le nom magique de Yarmouth. Je considère cette aventure

comme déchirante à l'égal du premier *Faust* auquel elle ressemble beaucoup. D'autant qu'il y a aussi un Méphisto, c'est ce dangereux valet qui porte les lettres et les messages. La scène où, dans la petite maison, David fait l'éloge de Steerforth, où Peggotty et Ham renchérissent, pendant que les yeux de la petite Emily sourient au malheur qui vient, cette scène est, à mes yeux, une des plus tragiques, sans compter que l'aventure est d'un intérêt humain pour tout David, et, hélas! pour tout Steerforth. Voilà donc comment j'aborde ce roman. Insensible alors à ces malheurs d'un orphelin, car tout ce qu'il y a de deuil dans ce commencement ne change pas ce qui va suivre, qui, au reste, n'a pas besoin de préparation, étant un drame commun et ordinaire. Simplement, on voit avancer ce destin, comme le nuage d'orage sur Yarmouth. Les vrais malheurs sont ceux qui dépendent de nous. Et quand on voit l'innocent David devenir tout de suite amoureux, on se dit que le malheur est dans les yeux d'Emily. Aussi David est-il douloureusement surpris lorsque Peggotty répond à la question : « Que devient la petite Emily? » « Elle devient une femme. » Encore une annonce, et par les moyens les plus simples!

Pris ainsi, *David Copperfield* me paraît un des plus grands romans. Je ne sais quelle femme disait aux filles : « Attention! celui qui vous fait les yeux doux vous veut tout simplement le plus grand mal. » C'est le thème du premier *Faust*, qui, sans doute, est l'expression la plus déchirante de ce drame de l'éternel féminin. (Ainsi parle Goethe.)

Aussi Dickens entre maintenant dans ce récit et se garde bien de grossir la vraisemblance par des rencontres et des épisodes romanesques. Non. L'amour funeste va son chemin, comme la mer monte vers la maison qui est un bateau. Tout est écrit dans les yeux d'Emily. Dès qu'une femme vous plaît, fuyez. On fait les mêmes réflexions en lisant *Les Temps difficiles* et les aventures de Mrs. Lou Bouncerby. Tout cela est aussi simple que la fameuse rencontre : « Ne permettez-vous pas, ma belle demoiselle, qu'on vous donne le bras pour faire le chemin? » Du moment où c'est commencé, le reste ira et toujours mal. Car si Steer-

forth avait épousé Emily, c'était un autre drame, non moins noir. Ce qui est beau dans le récit de Dickens, c'est l'ordinaire de toutes les circonstances. Peggotty, Omer, la petite manucure. « C'est le train du monde » comme dit Méphisto en réponse à une remarque de dame Marthe : « Il aime et elle-même lui semble fort attachée. » Je ne pense pas aller jamais à Yarmouth, mais le voile sombre ne se lèverait jamais sur cette ville toute simple et innocente, où l'aventure d'Emily arrive tous les jours.

Le reste intéresse parce que c'est la vie de Dickens, et qu'on sait par là qu'il était lui-même un enragé lecteur de romans et d'autres choses (sa brillante mémoire). Le mariage avec Dora est lui-même une critique assez vive des mariages bourgeois. Cela ne fait qu'illustrer les maximes de Betsey Trotwood, et l'histoire assez brumeuse du mariage de cette dame. (Le mari fantôme est enterré dans une cérémonie fantôme.) On n'a jamais promené le lecteur en des aventures plus ordinaires, plus tristes, plus semblables à des rêves.

Le caractère d'Agnès, qui fait contraste avec la tête folle de Dora, est comme celui de la petite Dorrit. C'est une charmante raison, qui a le malheur d'avoir un père enfant, comme la petite habilleuse de poupées de l'*Ami commun*. Comment ces vues assez tristes s'accordent-elles avec les conclusions de Dickens, toujours dictées par l'optimisme? Que signifie? Sinon qu'il suffit de peu pour être heureux, et que la vie plaît, même plate, par ces risques qu'elle porte en elle. Donc des enfants, une vie assez longue, un peu de fortune, cela suffit au bonheur, avec l'idée qu'à toute minute on échappe au malheur. Le bon sens signifie cela. Il n'y a rien de plus à dire de *David Copperfield*.

Je me trompais. Il y a beaucoup à dire. Cette grande seconde partie qui va à la mort de Dora n'est nullement un désert; c'est comme un essai sur les amours. Notre étourdi de David va donner dans toutes les jeunes personnes qu'il rencontre; deux d'un pensionnat, et ce que je remarque, c'est qu'il devient amoureux de la seconde avant de penser qu'il n'a pas cessé de l'être de la première. Ces amours frivoles sont très exactement des esquisses de l'amour pour Dora, mêmes crises puériles de ja-

lousie, soit au bal, soit dans le fameux pique-nique. En même temps s'est fait le mariage un peu étrange de Peggotty avec Barkis; c'est le temps aussi où le naïf Ham commence à adorer la petite Emily, où David lui-même devient amoureux de Miss Rosa Dartle, cette fille diabolique. Tous ces amours sont ridicules; ce qui est remarquable, c'est que celui qui fait le drame est comme les autres à l'origine. Steerforth s'amuse à troubler cette petite Emily. Après cela, cet amour va comme tous les amours. Au reste, avant que Dora soit morte, on voit David donner son cœur à Agnès, heureusement Agnès n'en fait rien. Les amours de Traddles pour Sophie « qui est une si bonne fille » ne sont pas absolument différentes; heureusement Traddles n'est pas assez riche pour se marier. Sans quoi on verrait... On verrait le ménage Micawber, qui est en effet un fruit du sentiment spontané. Cette immense bouffonnerie de M. Micawber achève et éclaire cet inventaire des mariages d'amour dans la petite bourgeoisie.

Je n'ai pas d'abord bien saisi la signification de M. Micawber; dans le centre et la fin du roman, il est partout ou plutôt il apparaît partout, comme pour nous rappeler que toute tragédie peut finir en comédie. Ce Micawber est un clown illustre. Quels sont ses procédés? D'abord un sérieux admirable. Aussi un art de poser ses soucis comme on pose une malle. Encore un goût marqué pour le punch, cette consolation universelle. Voilà donc l'homme, et la leçon est plus forte que celle de Pascal. Voilà donc ce qu'il faut pour désespérer l'homme, voilà ce qu'il faut pour le consoler. Avec cela Micawber est un excellent ami. Il n'a, comme on voit, que des vertus. Il est le candidat à tout, qui met une annonce dans les journaux. Et prenez vos renseignements tant qu'il vous plaira; vous saurez que Micawber est l'homme qu'il faut pour assainir le commerce des blés, etc. Cela étant, on soupçonne que la société est très ingrate à l'égard des Micawber. On la soupçonne de cynisme, et de penser que, s'il fallait bien payer tous les Micawber, le budget n'y suffirait pas. Voilà l'homme vu dans la ville. Mais dans le roman, je crois qu'il a encore un autre sens. Voilà un mariage d'amour qui a

bien tourné. La position de Micawber ressemble beaucoup à celle de David, qui, en effet, est propre à tout. Cette expérience de David prend fin dans la douleur. Au lieu que Micawber a une femme fidèle, « je n'abandonnerai jamais M. Micawber », et des enfants plus qu'il n'en peut nourrir. Il n'est pas envieux mais il se croit fait pour toutes les places bien payées, et je crois qu'il a raison. Il n'y a point d'homme plus capable que lui de prendre des responsabilités. Il n'y a point d'homme plus persuadé qu'on doit le payer seulement pour sa présence et sa majesté. Je ne m'empêche pas de penser que le ministère des Circonlocutions (la Petite Dorrit) est peuplé de Micawber bien assis, et stupéfaits qu'on puisse les déranger pour des réclamations qu'un Micawber regarde en pitié. (Ne suis-je pas ici MOI? semble-t-il dire.) Ce qui me fait croire ces choses irritantes, c'est que David écrit une fois à Dora une lettre de supplications très digne, très soutenue, et, de lui-même, trouve que ce style ressemble étonnamment au style Micawber. Le fait est que David ne se demande jamais s'il mérite d'être aimé. Ce trait, c'est du Micawber tout pur. L'opinion de M. Micawber sur lui-même, c'est Mrs. Micawber qui l'exprime, c'est à savoir que tout va mal parce qu'il n'y a pas, dans chaque spécialité, un Micawber. J'ai connu de ces hommes propres à tout et candidats à tout. Eux non plus n'avaient pas d'argent. La cause en est, je crois, qu'ils méprisent l'argent (ils sont tellement au-dessus!). Bref, ce sont des idoles du foyer qui cultivent autour d'eux l'ignorance, le jugement faux et l'infatuation. Le monde littéraire en est plein; parce que la supériorité est ici profondément cachée. Et parce que le plus proche public et le plus trompeur, c'est une femme amoureuse, des enfants, etc. M. Micawber, en somme, se considère comme victime d'une injustice, et est offensé surtout parce que la famille de Mrs. Micawber se défie de lui et lui refuse ses capitaux. La grandeur de M. Micawber vient de ce qu'il n'appelle de cette injustice devant aucun tribunal et de ce qu'il plaint les gens qui n'ont point recours à lui. M. Micawber est assurément un Dieu déguisé et réellement modeste; qui ne frappe pas deux fois à la même porte, et qui

abandonne tout simplement les humains aveugles qui ne le reconnaissent pas. Ce serait une clownerie sinistre si un homme n'était pas reconnu comme tel; si partout on le traitait comme voulant faussement passer pour un homme. Je crois que bientôt il cesserait d'insister et s'enfuirait avec armes et bagages, vers des terres inconnues où l'homme-dieu serait encore adoré. Le ridicule de M. Micawber, c'est qu'il ne semble pas comprendre que tous les hommes sont des dieux méconnus. Ce sort commun fait une étrange société, où chacun combat et réclame pour tous. Est-ce la raison pour laquelle la monnaie est alors prise comme chose méprisable? Cela se pourrait. La légèreté à signer des billets reviendrait à un désespoir supérieur, devant une société qui ne reconnaît à personne les droits de l'homme. En sorte que cet homme-dieu n'attend qu'une grande révolution ou une revision des valeurs et fait des dettes d'après le raisonnement suivant : « Ils ne veulent pas me reconnaître, donc ils ne doivent pas compter sur ma signature. » Cette douce infatuation est en M. Micawber; elle plane sur tout le roman; elle l'explique peut-être. Le plus grand défaut d'un homme, c'est d'être un enfant gâté. Et ne sont-ils pas tous des enfants gâtés? En est-il un ou une parmi eux, qui délibère sur sa propre valeur? Mais non. Ils sont persuadés que ce qu'on leur donne n'est pas le millième de ce qu'on leur doit. Et le romanesque ici consiste en ce qu'on découvre çà et là cette vérité mais trop tard, quand on a déjà transformé en drame les souffrances de l'enfant gâté. Par exemple, David ne devait pas louer de voiture à âne ayant une demi-guinée dans la bouche. Il se fait voler et c'est bien fait. Reprenez tout le roman, vous en retrouverez la grise couleur et vous verrez au-dessus de ce brouillard si anglais un gigantesque Micawber qui s'en va après avoir payé ses dettes, ou plutôt après les avoir reconnues par un billet. Et comme dit Dickens, il faudra encore au jeune Traddles pas mal d'expériences avant qu'il comprenne que ce n'est pas la même chose. Ce roman serait par là absolument romanesque. Il leur faut dix ans à tous avant de comprendre. (Par exemple avant de mettre à la porte ce sinistre mari de Betsey

Trotwood.) Par le même esprit, Emily mettrait Steerforth à la porte! Au lieu que David garde à ce don Juan de petite ville une sorte d'affection bien touchante, comme à M. Micawber, qui est ainsi la pièce fausse par excellence, la pièce en plomb. Ce qu'il y a de grand dans Micawber, c'est qu'il domine ses propres accès de désespoir par des accès d'espoir. C'est donc une parodie de la sagesse, avec cette idée qu'un punch console de tout.

Telle est l'atmosphère. Tels sont les nuages en lambeaux qui passent sur Yarmouth pendant que le gros orage s'amasse à l'horizon. On voit très bien dans ces pages comment la jeunesse fait son propre malheur et en quelque sorte le choisit. Emily n'a pas de bon sens, sans quoi elle laisserait là un amour sans espoir. Au contraire, dans le silence, elle va au malheur. Au niveau de David, il ne peut pas arriver autre chose. En fait, son amour pour Dora ne vaut pas mieux. Il l'adore pour toutes ses niaiseries. Dickens se moque comme il faut de ces jeunes fous, esquissant la figure de Miss Mill qui est désenchantée de tout. Ces sauvages moqueries, comme la réconciliation près de la machine à lessive, n'épargnent pas plus la vanité humaine que lorsqu'il décrit, sur le mode épique, les combats de David contre son ennemi le boucher. Pourquoi son ennemi? Il n'en sait rien; il met son honneur dans ces coups de poing, sans ombre de raison. Dans cette course folle se produit le drame d'Emily qui, personne n'en doute, fait une folie; absolument comme Pickwick fait une folie quand il prend dans ses bras sa logeuse. Les maximes de Betsey Trotwood planent sur ces incidents ridicules; et toutefois le drame de son mari qui vient tendre la main est un autre nuage comme celui de Yarmouth, mais loin à l'horizon. C'est ainsi que l'Océan pousse ses vagues indifférentes. Ce fut toujours ainsi, ce sera toujours ainsi. Le titre du roman est bien *David Copperfield*. Car il lui arrive en somme la même chose qu'à Emily. On ne voit pas que Steerforth ait réellement une valeur. Autre petit nuage, le roman de Jack Maldon avec Mrs. Strong. Ce sont des événements de collège, qui, tout d'un coup, produisent le tragique. *David Copperfield*, c'est l'histoire des amours vertueuses.



(Emily est tout aussi vertueuse que David.) Tout le récit n'en est pas moins aussi humain que le plus beau poème. C'est le progrès que Dickens a fait depuis *Pickwick*; chacun reconnaît son propre cœur dans ces récits, et toute la sagesse humaine dans cet humoristique narrateur.

J'ai relu le roman jusqu'au bout et j'ai été emporté comme par un poème. Quelle tempête sur Yarmouth! Quelle discrétion dans cette description! J'avais raison d'y voir le centre de l'œuvre. J'en ai trouvé la preuve dans le chapitre xxv du tome II qui a pour titre : « La Tempête. » J'approche maintenant d'un événement de ma vie, inoubliable et terrible, lié par une variété si infinie de fils à tout ce qui a précédé que, dès les premières pages de ce récit, je l'ai vu grandir à l'horizon, comme une haute tour au milieu d'une plaine, et que j'ai cru sentir d'avance son ombre passer sur les incidents de mon enfance.

*David Copperfield* est le poème du souvenir. Les premières lignes du chapitre xxv que je viens de transcrire, l'expliquent assez. Le romanesque, ici, c'est le brouillard du souvenir, c'est le lyrisme propre à la mémoire, et qui donne l'être à toutes ces choses abolies, plus d'être qu'aux choses présentes, par le privilège de nous toucher de leur contact vaporeux. Les choses qui sont arrivées ne sont pas arrivées une fois, mais mille fois, et l'événement se recouvre lui-même, ce qui communique à l'image une sorte de purification, c'est-à-dire qu'on ne sait plus quand cela arriva. Même l'amour de David pour Agnès prend une forme de réminiscence, puisque c'est Dora qui a fait ce mariage. Et les émigrants eux-mêmes, ce sont des souvenirs qui s'embarquent. Le souvenir de la gloire de l'écrivain accompagne le récit. On comprend alors qu'une biographie ne peut avoir d'autre sujet que le Je. Mais toujours est-il qu'une biographie vraie doit tisser le passé avec le présent. C'est la pensée humaine elle-même.

J'ajoute ici quelque chose sur la narration qui trouve sa forme parfaite en *Copperfield*. Comme je demandais à un ami qui est un bon critique : « Mais, dites-moi pourquoi les descriptions de X... sont toutes manquées! » Il me répondit : « C'est que X... a pris des notes. »

La poésie propre à la description (le récit n'est qu'une sorte de description), c'est la mémoire même. Nous avons des procédés magiques et lyriques pour nous souvenir. Et celui qui décrit par souvenir est un homme tout ému de retrouver le passé.

*Daignera-t-il, le temps, de mes diverses tombes,  
Ressusciter un soir favori des colombes...*

La mémoire est esthétique par elle-même. Je ne vois donc rien de mieux à redire de *David Copperfield*, sinon que ce roman justement célèbre est le poème du souvenir.

ALAIN.